
L'espace franco-américain : réflexions sur de nouveaux chantiers

François Weil
École des hautes études en sciences sociales
Paris

Depuis 30 ans l'histoire des Franco-Américains a fait du chemin. Jusqu'alors le champ était, à de rares exceptions près, aux mains de militants de la franco-américanité soucieux de la survivance culturelle et démographique du groupe et décidés à mettre l'histoire au service de la mémoire collective (Beaudreau et Frenette, 1995).

La soutenance de la thèse de Ralph Dominic Vicero, en 1968, marqua symboliquement le point de départ de ce qu'on pourrait baptiser une nouvelle histoire des Franco-Américains. Vicero s'intéressait en géographe à la migration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre et il cherchait à mesurer les flux et à repérer les concentrations démographiques. Son travail ouvrit la voie aux recherches universitaires sur les communautés francophones de Nouvelle-Angleterre. La conjoncture intellectuelle y était propice : les années 1970 et 1980 virent l'essor de deux courants historiographiques qui contribuèrent chacun à renouveler les approches de l'histoire franco-américaine. La vogue de la nouvelle histoire sociale conduisit nombre d'historiens, surtout américains, à consacrer leur thèse aux transformations des rapports sociaux au XIX^e et au XX^e siècle dans des villes industrielles de Nouvelle-Angleterre où ils ne pouvaient que rencontrer les migrants franco-américains. Parallèlement, l'essor de l'histoire des migrations et de

l'ethnicité permet de repenser à neuf des questions auxquelles la vieille hagiographie ethnique avait cru trouver des réponses définitives.

La croissance impressionnante des recherches monographiques dans les années 1970 et 1980 rendit possible la mise au point de bilans historiographiques (Roby, 1987 ; Frenette et Roby, 1991 ; Ramirez, 1991) et d'ouvrages de synthèse (Weil, 1989 ; Roby, 1990) qui permettent d'évaluer l'évolution du champ. Nous en savons désormais beaucoup sur l'histoire sociale des migrants canadiens-français en Nouvelle-Angleterre, leurs modes d'insertion dans l'économie industrielle locale, la mise en place d'institutions ethnoculturelles et leur évolution au cours du XX^e siècle. Moins nombreuses ont été les recherches portant sur l'histoire intellectuelle et politique des migrants canadiens-français, en dépit d'exceptions de qualité portant sur le phénomène de l'émigration (Beaudreau, 1992) ou sur l'idéologie maurrassienne des élites franco-américaines (Doty, 1989-1990 ; 1997). Il y a là un élargissement des questionnements dont il faut souhaiter qu'il se poursuive et s'amplifie.

Toutefois, cet élargissement, bien qu'indispensable, ne suffit pas. Après trois décennies de croissance quasi ininterrompue l'historiographie des Franco-Américains connaît depuis plusieurs années une certaine stagnation. Par rapport aux années 1970 et 1980, le nombre de thèses est en diminution constante, le nombre de spécialistes se réduit et le champ paraît parfois retourner à la situation d'indifférence historiographique qui était la sienne avant les années 1970. Cette situation inquiète, et il n'est pas indifférent que l'un des meilleurs spécialistes de l'histoire des Franco-Américains, C. Stewart Doty, ait choisi de publier récemment ses réflexions sur « le futur du passé franco-américain » (Doty, 2000). Il ne s'agit plus seulement, en effet, de faire le bilan des avancées passées, mais bien de donner une nouvelle pertinence à l'étude des Franco-Américains et de stimuler ainsi les recherches futures.

Une des curiosités de l'historiographie des Franco-Américains tient à la place relativement faible que l'émigration occupe dans l'histoire du Québec. Certes, les bonnes intentions et les proclamations ne manquent pas. Depuis les affirmations provocatrices et probablement justes d'Albert Faucher (1961 ; 1964) et de Gilles

Paquet (1964), on sait ainsi que l'émigration vers les États-Unis constitue le facteur essentiel de l'histoire du Québec au XIX^e siècle. Les intuitions de Faucher et de Paquet ont séduit plusieurs auteurs – Yolande Lavoie, Yves Roby et Bruno Ramirez, pour ne citer qu'eux – qui ont entrepris de réintégrer l'émigration dans l'histoire québécoise : leurs méthodes varient, leurs objets diffèrent, mais en tout état de cause, les résultats restent encore limités.

En témoigne la faiblesse relative des travaux sur les départs : la richesse proverbiale des fonds d'archives québécois aurait pu laisser penser qu'allaient se multiplier les travaux sur les régions d'émigration, en variant les échelles. N'était-ce pas là une des principales pistes de recherches vers laquelle conduisait l'historiographie transatlantique des mouvements migratoires, telle qu'elle s'est redéployée pendant quatre décennies ? Frank Thistlethwaite avait ouvert la voie, un jour de 1960, au Congrès international des sciences historiques, organisé en Suède, en soulignant la nécessité de choisir une échelle d'observation adéquate si l'on voulait comprendre les migrations transatlantiques européennes : loin de voir dans ces migrations « un mouvement de masse, indifférencié, de "paysans" ou d'"artisans" se pressant vers les ports d'émigration de "pays d'origine" vaguement conçus comme l'"Italie", l'"Allemagne", ou même la "Pologne" ou l'"Irlande" », on constatait, lorsqu'on l'observait « au travers d'une loupe grossissant », que « cette surface massivement indifférenciée se divisait, tel un rayon de miel, en d'innombrables cellules, districts, villages ou villes particuliers, chacun avec une réaction ou une absence de réaction individuelle à l'attraction de l'émigration » (Thistlethwaite, 1991 : 28).

À l'exception notable des historiens français – pour des raisons qui dépasseraient le propos (Weil, 1996) – la plupart des spécialistes des migrations, en Italie, en Allemagne, aux États-Unis, en Argentine et dans bien d'autres pays, ont entendu cet appel à explorer la totalité de l'expérience migratoire en commençant, assez logiquement, par les points de départ.

Les spécialistes d'histoire du Québec Yves Roby et Bruno Ramirez ont plusieurs fois rappelé que l'histoire des migrations vers les États-Unis relève plutôt de l'histoire étatsunienne que de celle du

Québec. Par voie de conséquence, l'émigration reste un objet marginal pour l'histoire québécoise, ainsi qu'en témoigne, chaque année, le programme du colloque de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Il y a bien sûr des exceptions. La principale est celle de l'étude menée sur le comté de Berthier – par Ramirez, justement, c'est-à-dire par un chercheur considéré d'abord comme un spécialiste de l'histoire des États-Unis (Ramirez et Lamarre, 1985 ; Ramirez, 1991). Toutefois, la tendance générale est à la séparation des genres.

Constater n'est pas expliquer. On peut suggérer deux schémas possibles d'interprétation qui ne sont pas contradictoires et pas les seuls sans doute : l'un tient à la spécialisation de la profession ; l'autre, qui paraît plus probant, au caractère national, si l'on peut dire, de l'histoire du Québec (et il y a là un axe comparatif possible, jamais exploré, entre l'historiographie française et l'historiographie québécoise). Les historiens québécois d'aujourd'hui sont peut-être moins éloignés – s'ils acceptent de le reconnaître – des imprécateurs des XIX^e et XX^e siècles qui maudissaient les départs « vers les États » : en quittant le Québec, les migrants quittaient aussi l'histoire québécoise, ils rompaient à leur manière le contrat social qui les unissait à leur patrie, et c'est pourquoi les historiens du Québec, soucieux d'inscrire leur propos dans le cadre national, les négligent. L'émigration souffrirait, au fond, d'un problème de légitimité, intellectuelle et professionnelle – qui contraste avec le statut actuel, désormais acceptable, dont s'est dotée non sans difficultés, avec infiniment d'hésitations et de pesanteurs, l'histoire de l'immigration au Québec. Telle est, en tout cas, l'hypothèse que je soumets pour expliquer l'étrange indifférence d'une majorité des historiens québécois à l'égard de l'émigration.

Reste aussi à dépasser cette question : la réintégration de l'émigration dans l'histoire québécoise – car les données ne manquent pas – pourrait constituer un signe des transformations de cette histoire nationale, que plusieurs historiens appellent de leurs vœux – ainsi lors du colloque de l'Institut d'histoire de l'Amérique française organisé à Ottawa en 1995, et dans le numéro de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* qui en a résulté. Autre manière de parler de la meilleure insertion de l'histoire québécoise dans

l'histoire nord-américaine et de *l'histoire nord-américaine* dans une histoire sociale transatlantique – ou si l'on préfère, de la fin de « l'exceptionnalisme » québécois.

Une telle entreprise, bien sûr, implique un travail considérable, poursuivant l'œuvre de Ramirez et de Roby. Il faudra mieux cartographier les départs et réinsérer leur étude dans l'histoire sociale, politique, économique et culturelle québécoise, en partant du local et en agrandissant progressivement la focale. Il faudra aussi mieux comprendre les débats qui agitent le Québec et la réalité des pratiques des autorités politiques et religieuses, au-delà des proclamations de principe. Sans parler de la perception qu'avaient les migrants eux-mêmes de ces pratiques et de ces proclamations. Vaste programme !

Quittons le Québec et suivons les migrants de l'autre côté de la frontière. L'intégration de l'expérience franco-américaine dans l'histoire des États-Unis est, quant à elle, beaucoup plus avancée, précisément parce que la plupart des chercheurs ont travaillé sur la région d'accueil et les mécanismes d'insertion économique, sociale, culturelle et politique en Nouvelle-Angleterre (voir sur ce point les articles historiographiques déjà cités, ainsi que Roby, 1990 ; Weil, 1989).

Il reste cependant plusieurs frontières historiographiques à franchir. J'en évoquerai trois ici, l'une temporelle, l'autre géographique et la troisième thématique.

Premier thème, l'évolution des communautés franco-américaines depuis les années 1920. Il est aisé, en effet, de constater que la plupart des travaux existants portent sur les années 1870-1920 ; en dépit d'exceptions de qualité, les deuxième et troisième tiers du XX^e siècle ont beaucoup moins attiré l'attention. L'histoire franco-américaine, il faut le reconnaître, n'a pas connu ces dernières années l'évolution qu'on peut constater à la lecture du *Journal of American Ethnic History* et d'autres revues spécialisées – à savoir un déplacement des analyses et des problématiques vers le milieu et la seconde moitié du XX^e siècle. Il y a pourtant là des questions essentielles, sur lesquelles les connaissances restent relativement limitées – et en tout cas incomparablement moins riches que celles dont nous disposons pour les décennies précédentes.

Comme on sait, l'un des débats les plus vifs qui agitent les spécialistes des années 1920-1940 aux États-Unis concerne la question de la consommation : on discute de son importance, de son impact immédiat sur les différentes enclaves ethnoculturelles de l'Amérique urbaine, de ses effets à moyen et long terme (voir notamment Cohen, 1990 ; sur ces débats, voir en français Fohlen, Heffer et Weil, 1997 : 219-223). Or, de toutes ces questions fort pertinentes pour la compréhension des évolutions qui affectèrent la Nouvelle-Angleterre industrielle, et bientôt en voie de désindustrialisation, l'historiographie ne porte guère la trace – si l'on excepte l'ouvrage important de Gary Gerstle sur Woonsocket (Gerstle, 1989). La question est pourtant essentielle pour comprendre l'éloignement croissant entre les élites et la masse des Franco-Américains – phénomène relevé par plusieurs historiens, mais encore mal connu. Ce qui est en jeu, en vérité, c'est l'étude de l'ensemble des mécanismes d'évolution des enclaves ethnoculturelles de Nouvelle-Angleterre, dans une perspective qui ne néglige pas les interactions avec la société américaine au sens large.

On pourrait d'ailleurs poursuivre l'entreprise plus avant. Car dans son avance inexorable, l'historiographie américaine (au sens étroit) s'est désormais attaquée aux années 1950 et 1960 et, si les problématiques paraissent moins affinées pour le moment que celles qui touchent les décennies précédentes, il est clair pourtant que notre compréhension des décennies suivant la Seconde Guerre mondiale est en train de changer rapidement. Là encore, il y a pour les spécialistes des Franco-Américains un enjeu considérable, qui prolonge l'étude de l'impact de la consommation sur les communautés franco-américaines. Il faut bien avouer que nous en sommes réduits, pour le moment, à des hypothèses ou à une confiance exagérée dans des sources trop limitées.

À côté de ces avancées temporelles, l'un des chantiers les moins explorés de l'histoire des Franco-Américains touche à sa dimension géographique et, plus spécifiquement, à la proximité entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre. On aurait pu s'attendre, là encore, à ce que les spécialistes d'histoire québécoise saisissent l'aubaine et s'interrogent à la fois sur le type d'espace québécois et

franco-américain que créent la migration et l'émergence de communautés ethnoculturelles en Nouvelle-Angleterre et sur les effets sur la société québécoise de cette proximité et des retours des migrants. Or, force est de constater que cela n'a guère été le cas – même s'il s'agit, là encore, d'une dimension importante de l'historiographie nord-américaine des mouvements migratoires : qu'on songe seulement aux travaux sur les migrations italiennes vers les États-Unis et l'Argentine et les conséquences des retours sur la société et les communautés de départ (pour une synthèse provisoire, voir Wyman, 1993). Il y aurait pourtant là une manière de retrouver l'un des thèmes (cher notamment à Gérard Bouchard et à Yves Roby) de l'historiographie québécoise depuis les années 1970 – celui de l'américanité québécoise, entendue ici au sens d'américanité géographique et non nécessairement culturelle. En outre, une telle approche offrirait la possibilité, restée jusqu'alors inexplorée à ma connaissance, d'une comparaison entre la migration québécoise et l'autre grande migration interne à l'Amérique du Nord vers les États-Unis, celle des Mexicains – autre manière, encore une fois, de tourner le dos à tous les « exceptionnalismes ».

Enfin, il serait grand temps que l'espace franco-américain soit aussi celui des Franco-Américaines – ce qui n'est pas le cas actuellement et constitue un phénomène d'autant plus paradoxal qu'on connaît l'importance acquise par l'histoire des femmes et, plus récemment, l'histoire du genre au Québec (et, soit dit en passant, phénomène qui illustre bien la marginalisation de l'émigration dans l'histoire sociale québécoise la plus récente...). Il y a là, à dire vrai, un champ de recherche immense et encore fort peu exploré – que l'on suggérerait volontiers d'inscrire ici dans le cadre d'une analyse de la construction des identités de genre au sein des communautés franco-américaines et de leur évolution. Qu'en est-il, par ailleurs, de la place des Franco-Américaines dans l'expérience migratoire ? Est-elle aussi centrale que celle d'autres migrantes – italiennes, juives ou irlandaises – dont on sait l'importance ? Il y a là des questions qu'il faudra bien aborder un jour, si l'on souhaite restituer à l'histoire franco-américaine toute l'épaisseur de sa texture.

Troisième dimension à laquelle il serait utile de s'attacher, celle de l'insertion des migrants franco-américains dans le contexte d'une

histoire des francophonies nord-américaines. On ne s’y attachera ici que brièvement, quitte à développer plus tard.

Le problème est d’abord conceptuel : qui veut réfléchir sur la possibilité d’une telle histoire se heurte rapidement à la notion d’Amérique française, chère à une certaine tradition historiographique québécoise ancrée dans l’histoire du Canada français colonial, mais aussi remise à la mode depuis une dizaine d’années par des géographes, notamment Dean Louder et Eric Waddell à l’Université Laval, qui ont développé le thème du continent perdu et de l’archipel retrouvé. Cohérente, cette vision l’est assurément. Mais restrictive, elle ne l’est pas moins – pour autant qu’elle privilégie la dimension laurentienne de la francophonie nord-américaine. Reste qu’il conviendrait aussi de s’interroger sur la place exacte de la diaspora québécoise dans cette histoire de l’Amérique française : s’agit-il d’une reprise, habillée à neuf, des vieilles notions de la reconquête de ce qui avait été perdu en 1763 ? Ou d’autres choses, qu’il faudrait alors précisément définir ?

Force est de constater que la Nouvelle-Angleterre offre à l’historien futur des francophonies nord-américaines l’un de ses deux terrains privilégiés aux États-Unis. Le second est la Louisiane, ce que j’appelle le laboratoire franco-louisianais où se rencontrent, s’affrontent et se mêlent depuis deux siècles au moins créoles blancs et créoles de couleur, esclaves et gens libres de couleur, Cadiens et migrants de France ou de Saint-Domingue – et d’autres individus ou groupes francophones encore. Par contraste avec ce laboratoire d’une extraordinaire complexité et qui est bien davantage en peine d’historiens que l’espace qui nous occupe ici, la Franco-Américanie de la Nouvelle-Angleterre (et celle aussi du Midwest, dont l’histoire commence enfin, et c’est heureux, à être écrite) paraît plus simple – même si les Franco-Américains y sont flanqués de Français et de Belges. On pourrait alors s’interroger, dans une perspective ouvertement comparatiste, sur les formes diverses que revêt la francophonie nord-américaine – et sans doute sur l’intérêt d’en parler au singulier...

On l’accordera volontiers, ces différentes réflexions sur l’espace franco-américain portent sur des thèmes et des propositions

d'inégale valeur. Mais elles suggèrent l'importance, soulignée en introduction, du parcours accompli depuis un tiers de siècle, grâce à des historiens comme celui à qui ces Mélanges sont dédiés. Ces réflexions espèrent enfin témoigner de la vitalité, présente ou potentielle, que recèle ce champ de recherche.

Bibliographie

- Beaudreau, Sylvie Marilyn (1992), « Quebec and the Problem of French Canadian Emigration to the United States, 1840-1896 », Thèse de doctorat (histoire), Université York.
- Beaudreau, Sylvie, et Yves Frenette (1995), « Historiographie et identité collective en Amérique française : le cas des élites francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1872-1991 », dans Simon Langlois (dir.), *Identités et cultures nationales. L'Amérique française en mutation*, Sainte-Foy, PUL, (coll. : Culture française d'Amérique), p. 233-254.
- Cohen, Lizabeth (1990), *Making a New Deal: Industrial Workers in Chicago, 1919-1939*, New York, Cambridge University Press.
- Doty, C. Stewart (1989-1990), « The Intellectual of the Quebec Diaspora: the Case of Henri d'Arles », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, 24, 4, p. 61-71.
- Doty, C. Stewart (1997), « "Monsieur Maurras est ici" : French Fascism in Franco-American New England », *Journal of Contemporary History*, 32, 4, p. 527-538.
- Doty, C. Stewart (2000), « The Future of the Franco-American Past », *American Review of Canadian Studies*, 30, 1, p. 7-17.
- Faucher, Albert (1961), « Projet de recherche historique : l'émigration des Canadiens français au XIX^e siècle », *Recherches sociographiques*, 2, 1, p. 243-245.
- Faucher, Albert (1964), « L'émigration des Canadiens français au XIX^e siècle : position du problème et perspectives », *Recherches sociographiques*, 5, 3 (septembre-décembre), p. 277-317.
- Fohlen, Claude, Jean Heffer et François Weil (1997), *Canada et États-Unis depuis 1770*, Paris, PUF.
- Frenette, Yves, et Yves Roby (1991), « Guide du chercheur en études franco-américaines : un projet », dans Dean Louder (dir.), *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Sainte-Foy, PUL (coll. : Culture française d'Amérique), p. 129-164.
- Gerstle, Gary (1989), *Working-Class Americanism. The Politics of Labor in a Textile City, 1914-1960*, New York, Cambridge University Press.
- Paquet, Gilles (1964), « L'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1910 : prises de vue quantitatives », *Recherches sociographiques*, 5, 3 (septembre-décembre), p. 319-370.
- Ramirez, Bruno (1991), *Par monts et par vaux. Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*, Montréal, Boréal.
- Ramirez, Bruno, et Jean Lamarre (1985), « Du Québec vers les États-Unis : l'étude des lieux d'origine », *RHAF*, 38, 3, p. 409-422.
- Roby, Yves (1987), « Quebec in the United States : a Historiographical Survey », *Maine Historical Society Quarterly*, 26, 3 (hiver), p. 126-159.

- Roby, Yves (1990), *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, Sillery, Septentrion.
- Thistlethwaite, Frank (1991), « Migration from Europe Overseas in the Nineteenth and Twentieth Centuries », dans Rudolph J. Vecoli et Suzanne M. Sinke (dir.), *A Century of European Migrations, 1830-1930*, Urbana, University of Illinois Press, p. 17-49.
- Vicero, Ralph Dominic (1968), « Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900 : a Geographical Analysis », Thèse de Ph.D. (géographie), Université du Wisconsin.
- Weil, François (1989), *Les Franco-Américains, 1860-1980*, Paris, Belin (coll. : Modernités, XIX^e et XX^e s.).
- Weil, François (1996), « French Emigration to the Americas in the Nineteenth Century as a Historical Problem », *Studi Emigrazione*, p. 443-460.
- Wyman, Mark (1993), *Round-Trip to America. The Immigrants Return to Europe, 1880-1930*, Ithaca, Cornell University Press.